

A mon Père, à ma famille.

« Sur cette terre il y a une chose effroyable

C'est que tout le monde a ses raisons... »

Jean Renoir.

« Tais-toi, imbécile ! »

Jeudi, 11 heures trente. Une journée sans école, mais avec des devoirs. Une journée triste, car dehors la neige s'était remise à tomber à gros flocons, enveloppant les toitures, les rues et les rares automobiles en stationnement, ainsi que celles qui roulaient au pas. Au gris plomb du ciel s'ajoutait celui des fumées sortant des cheminées en silence. Une journée comme je les aime encore, douce à l'intérieur, fraîche sitôt franchi le seuil de la maison et finalement si calme qu'on entend chaque flocon de neige se poser sur le manteau blanc déjà bien épais. Je n'avais pas idée que ce calme n'était qu'apparence et que, bientôt, je ne verrais plus ce paysage aujourd'hui sous la neige, mais habituellement écrasé de soleil, laissant voir les champs d'orangers à perte de vue, de temps à autre entrecoupés de vignes et de blés blonds, mûris par ce soleil d'Afrique.

Midi, Père n'allait pas tarder à rentrer. Il devait être en train de fermer la pharmacie avant de troquer sa blouse blanche contre une veste chaude, au cou une écharpe de laine et son éternel béret qui lui allait si bien. Mère mettait le couvert tout en surveillant les casseroles d'où s'échappaient les fumets de sa bonne cuisine. En cette fin janvier 55, c'était encore l'époque des plats d'hiver, longuement mijotés.

- Papa risque d'être en retard, il doit sur le chemin piquer les demoiselles Richezy, elles sont malades, voulez vous commencer à déjeuner ? nous demanda ma mère.
- Non, répondirent mon frère et ma sœur, nous l'attendrons. Je n'avais plus qu'à me ranger à leur avis, non sans entendre mon estomac tomber sur mes talons.
- Papa aura froid en arrivant, tu devrais faire une flambée, maman, avançai-je.

Père rendait service à ses clients en faisant des piqûres à domicile, ce qui lui permettait d'entretenir des relations commerciales en dehors de l'officine. Les demoiselles Richezy, vieilles filles, habitaient à quelques rues de chez nous et étaient qualifiées de commères dans la ville. Gentilles commères mais commères tout de même. Elles n'avaient comme compagnon qu'un perroquet nommé Jacquot, bien sûr. Aujourd'hui, s'il m'arrive de penser à elles, c'est en les traitant plus respectueusement de mémoire encyclopédique de notre ville. Aussi, c'est avec une pointe de curiosité que nous attendions Papa, pour avoir les derniers potins de la cité.

La porte s'ouvrit sur un bonhomme de neige que nous allions dégeler avec nos baisers, et lorsqu'il me prit dans ses bras, je me suis senti glacé et réchauffé en même temps. Pensez, une demi-journée sans voir mon père ! Maman attendait son tour et, comme un cérémonial qui n'en finit pas, il l'embrassa en posant son béret sur le portemanteau. Enfin, nous allions passer à table. Le repas tant attendu ne l'était pas que pour satisfaire notre appétit ; il y avait une attente non dissimulée qui était aussi enrichissante que la nourriture, c'était le seul moment de la journée où s'instaurait une connivence faite de questions-réponses entre nous.

- Quoi de neuf au lycée, Andrée ? demanda mon père à ma sœur. C'était sa façon de s'entretenir sur la fin des études de sa fille aînée.
- Tout va bien, encore quelques semaines et je passerai mon deuxième bac. Je sais déjà que l'angoisse n'est pas au moment de l'examen, mais après, au moment de l'attente des

résultats. Et là, même si je suis confiante, je sais que je tremblerai de peur d'avoir échoué et surtout de te décevoir.

- Je ne t'en voudrai pas si tu échoues, je sais la somme de travail que tu développes et ce qu'il t'en coûte de sacrifices, ce qui n'est pas le cas de tous ici.

A ce moment là, j'ai cru que le ciel me tombait sur la tête, car si mon frère était assez bon élève, d'après ce que je pouvais savoir du haut de mes sept ans, je me sentais particulièrement visé par la remarque de mon père, car je traînais en classe. J'avais encore de nombreuses années avant les baccalauréats et je n'osais relever ce fait devant papa.

- Ici, nous n'avons pas de ponts, il est donc nécessaire de passer le bac, dit mon père avec une sorte d'ironie, visant à me gratifier d'une deuxième couche dont je me serais bien passé !
- J'ai un copain qui a une barque, osa mon frère Paul.
- J'amène la suite, prétexta maman, filant ainsi à la cuisine pour éviter l'orage naissant.
- Ne tarde pas s'il te plaît, j'ai quelque chose à vous dire et je veux que vous soyez tous là.

Nos fourchettes restèrent suspendues entre bouche et assiette, car ce genre de déclaration n'était pas courante chez notre père. Cela devait être important pour qu'il veuille que tous entendent ce qu'il avait à nous dire. D'ordinaire, les choses importantes se passaient entre nos parents, à l'écart de nos oreilles qui souvent traînaient attentivement. Il prit soudain une pose, elle aussi peu à son habitude, reculant légèrement du bord de la table, croisa les bras sur la poitrine et, penchant la tête sur le côté, attendit que ma mère revienne. Cette attente nous parut sans fin, et il nous semblait que mère prenait un malin plaisir à tarder, pensant que l'orage n'était pas encore passé. Enfin elle pointa une marmite odoriférante et nous reconnûmes tous un de nos plats préférés.

- Papa, ton assiette, dit ma mère.
- Attends un peu, s'il te plaît, je voudrais dire quelque chose d'important avant que tu serves.
- Tu ne vas pas dire les grâces ? C'est avant le repas qu'il faut les dire et puis ce n'est pas dans notre habitude, même si nous devrions les dire.

Cette fois, c'est nous qui avons senti l'orage venir, bien qu'avec la neige il n'y ait pas d'orage possible.

- Ce que je vais vous dire est très sérieux, et je vous demande de bien m'écouter. Mes enfants, maman, (il lui prit la main qu'elle avait de libre), nous devons partir.

A ce moment, la cuillère à ragoût tomba sur le sol dans un bruit d'argenterie de liste de mariage. Nos visages devaient présenter une pâleur digne d'un ciel neigeux, moi je ne comprenais pas le sens, évident pour les grands, de ses paroles. Mon regard fit instinctivement le tour de la pièce en s'attardant sur ceux des miens, atterrés mais aussi attentifs que peuvent l'être ceux qui reçoivent une information inattendue. Le silence dû à la surprise fit place à un nouveau silence ; et Dieu que c'est long des silences les uns à la suite des autres ! Je crois même que la neige s'était arrêtée de tomber. Qui allait poser la question qui entamerait la discussion et donnerait l'explication à ce qui n'avait pas d'explication, car, enfin, il y avait bien une raison majeure et grave pour vouloir partir. Et partir, où ? Il n'y eut pas de question.

- Nous devons quitter ce pays, notre pays. Nous ne serons pas les seuls, mais je ne tiens pas à ce que nous soyons les derniers. Nous avons encore un peu de temps pour nous organiser, mais sûrement plus le choix. Vous savez que les événements vont s'amplifiant, frappant tous les nôtres sans distinction de confession ou autre. Beaucoup, vous le savez, ont déjà payé de leur vie.

- Papa, ce qui ce passe n'est pas si grave, et puis cela finira par s'arranger, tu verras, dit Paul.
- Paul, tes quatorze ans font de toi presque un homme, mais tu es mon enfant encore et, à ce titre, je dois te protéger comme Jean ton petit frère, Andrée ta sœur, et maman.
- Et où irons-nous, s'enquit ma sœur ?
- En Métropole.
- Et mon bac ?
- Ma fille, je n'ai pas le droit de te laisser ici passer ton bac au risque de te perdre.
- Tu dramatises papa, mon lycée est sous bonne garde. Qu'est-ce qui te permet de penser que nous serons des victimes du terrorisme ?
- J'aurais préféré ne pas avoir à vous le dire, mais je dois vous faire partager mes craintes de voir une augmentation aveugle des assassinats et de tous les actes de terrorisme ; Je n'ai pas l'art et la manière d'annoncer des choses graves avec ménagement, aussi sachez que les demoiselles Richezy n'auront plus jamais besoin de mes services. Elles ont été assassinées ce matin, chez elles et...
- Et le perroquet ? m'écriais-je.

Je reçus des « tais-toi, imbécile » comme s'il en pleuvait. Ma mère mit à profit cet instant pour ramasser la cuillère à ragoût et c'est elle que l'on ramassa, blanche comme la neige qui tombait toujours. Il fallut ouvrir les fenêtres pour qu'un peu de fraîcheur ranime maman qui finit par fondre en larmes ; ses sanglots nous parvenaient comme une blessure qui aurait du mal à se refermer. Le coup de grâce fut porté par mon père :

- Rémy, mon ami pharmacien comme moi a vu sa boutique voler en éclats ce matin par une bombe déposée sous une vitrine. Lui n'est pas blessé, mais son préparateur et sa vendeuse de lunettes ainsi que des clients sont à l'hôpital dans un état grave. Jean, je ne sais pas où est le perroquet des demoiselles, je me renseignerai c'est promis.

Ma mère revenait à elle, le front appuyé sur son avant-bras reposant sur le dossier de sa chaise, un mouchoir entre ses doigts. Elle nous dit de nous servir pendant que c'était encore chaud, mais elle savait que nous n'avions plus beaucoup d'appétit, tant nos pensées étaient ailleurs. Ma sœur ne dit plus rien et mon frère demanda la permission de se lever de table. Je l'entendis sangloter dans sa chambre, puis il revint et tenta d'avaler son repas. Ce jeudi reste encore gravé dans nos mémoires ; aujourd'hui, quand la neige tombe, je redeviens l'enfant de sept ans que j'étais fin janvier 55.

Le repas du soir fut tendu, car aucun de nous n'osait poser de question. Nous attendions papa avant de commencer et chacun de nous, j'en suis sûr, pensait qu'il lui était arrivé quelque chose. Enfin, il entra, tenant un colis emballé avec du papier kraft, ficelé maladroitement d'une fine corde. Après les embrassades de rigueur, il déballa son paquet, en disant que c'était la cause de son retard. Il n'était pas dans ses habitudes de nous faire des surprises et encore moins des cadeaux. C'était ma mère qui se chargeait de cela. Il en sortit un autre paquet recouvert d'un torchon à carreaux rouges et blancs et, comme un magicien ôta l'étoffe lentement, laissant apparaître un panier à salade métallique dans lequel se trouvait Jacquot, le perroquet des demoiselles Richezy. Le moment d'émotion passé, tant pour nous que pour le volatile, chacun y allait de ses commentaires.

- Ce sera Jean qui se chargera de Jacquot, trancha papa.
- Alors que nous envisageons de partir, tu nous ramènes une bête à la maison, dit maman.
- Il paraît que c'est bon avec des petits pois, même meilleur que les pigeons, lança Paul.

Je n'eus pas besoin de le fusiller du regard, cette fois c'est lui qui reçut une volée de « tais-toi imbécile ». Ma sœur cette fois parla, car, depuis ce midi, elle s'était enfermée dans sa chambre, prétextant des révisions de philo et dit que Jacquot serait le lien entre notre pays et celui qui allait nous accueillir.

- Mais, c'est aussi notre pays, la Métropole, ma chérie, répondit papa.
- Et la pharmacie, ton travail, tes employés ?
- Andrée, bien que ma décision, à laquelle je sens que vous adhérez, ait été prise à la suite des événements d'aujourd'hui, j'ai eu toute l'après-midi pour y réfléchir et si vous le permettez, voici ce que j'ai prévu de faire, en espérant que maman sera d'accord. Nous allons vous accompagner dans un jour ou deux chez grand-mère où vous séjournerez le temps de trouver une place d'avion ou un bateau en partance. Vous arriverez à Marseille, où nos amis de Sète viendront vous chercher en automobile. Je leur ai téléphoné de la pharmacie, ils vont vous inscrire au lycée et toi, Jean, dans une école de la ville.
- Et toi et maman, vous allez rester ici, on ne veut pas vous quitter, avons-nous dit d'une seule voix. C'est trop injuste et comment allons nous avoir de vos nouvelles ?
- Nous viendrons dans quelques semaines ou quelques mois, le temps de vendre la pharmacie si elle est encore debout et nous prendrons grand-mère au passage. Qu'en penses-tu Maman ?
- C'est une épreuve qu'il nous faut affronter tous ensemble. Nous ne pouvons plus rester dans ce pays, c'est vrai, mais c'est si soudain que nous n'avons plus le temps de nous poser la question. Nous emporterons au-delà de la Méditerranée, au plus profond de nous tous, ces paysages qui nous ont bercés, toutes ces images sont gravées à jamais dans notre mémoire, mais nous n'en retiendrons que les plus belles.

Après cette tirade tragico-poétique, ma mère s'enferma dans la cuisine et il lui fallut bien six grands torchons pour éponger ses larmes.

- Vous n'emporterez que le nécessaire pour ne pas être trop chargés et encombrés. Je vous ai préparé des cachets pour éviter le mal de mer ou de l'air et j'ai acheté deux kilos de cacahuètes pour Jacquot. Il faudra lui attacher une ficelle à la patte pour qu'il ne s'envole pas.

Ah ! Quel jeudi, mes amis ! Peut-être le dernier sur ce coin d'Afrique, terre si douce, aujourd'hui entachée par le sang d'innocentes victimes, au nom de je ne sais quel barbarisme qui pousse les hommes à s'entre-tuer. Ce jeudi, la neige avait un goût de deuil et nos livres d'école sont restés au fond de nos cartables.

Après quelques jours chez grand-mère, nous voilà sur le quai attendant notre embarquement. Papa et maman sont hors de la zone d'embarquement, accrochés aux grilles, redoutant un incident qui nous empêcherait de partir. Le long paquebot tout blanc ronronne et semble si grand, si haut qu'il me terrifie. Jacquot a pris place dans mon duffle-coat, une patte attachée par de la ficelle à ma ceinture. Il ne gigote pas trop, ne laissant rien entrevoir de sa présence. Andrée devant, Paul derrière m'encadrent et me rassurent de leur présence. Nous entrons dans les entrailles du navire après un dernier regard en arrière vers nos parents. Emotion sans pleurs, les larmes viendront après. Nous ne sommes pas trop mal logés, au fond d'une immense cale sombre, trois transats en toile et en bois nous sont alloués sur lesquels nous nous jetons d'abord pour nous en assurer la propriété, puis pour se reposer, nos valises sur le ventre. Le perroquet n'apprécie pas la position allongée et il le fait savoir. Dehors la nuit a dû tomber et le bateau commence à vibrer. Nous partons. Trente six heures après, environ, Marseille nous attendait, et les amis de Papa, venus de Sète, nous accueillaient à bord de leur Traction. Nous ressemblions à des baluchons de linge sale. Pas lavés, ni peignés depuis notre départ, mal nourris, ayant si peu dormis, tant de bruit, de roulis et de tangage que nous nous sommes réveillés au Pont de la Peyrade, roulant le long d'un canal, avec face à nous, Sète et le mont Saint Clair. Une sorte de doute m'envahit aussitôt. Qu'est-ce que je fais ici ? Est-ce que j'étais bien éveillé ? Jacquot me fit savoir que oui, voulant s'échapper de mon blouson vers le pare-brise de la Traction, et faillit bien nous faire terminer notre voyage au fond du canal. Je fermis les yeux et pensais à mes parents. Que faisaient-ils en ce moment ?

- Nous voici arrivés, dit Jacques, Mathilde va vous montrer la maison et vos chambres, installez-vous, et redescendez déjeuner vous m'avez l'air affamés.
- Venez les enfants, nous avons tout le temps pour ranger vos affaires.

Et elle nous fit visiter la maison, assez grande pour y loger une dizaine de personnes ; nous ne savions pas s'ils avaient des enfants. Nous apprîmes plus tard que seule une chatte, nommée Marthoun, vivait avec ce couple. Cela promettait de belles parties avec Jacquot. Après une toilette partielle, le repas fut avalé d'un trait, c'était notre premier vrai repas depuis notre départ. Nous sommes remontés nous reposer et je demandai à Jacques :

- Où pensez-vous installer mon perroquet ?
- Je vais lui construire un perchoir, avec deux mangeoires, et il sera mobile, ainsi il nous suivra dans les pièces, cela te va -t- il ?
- Oui, bien sûr, Monsieur.
- Appelle-moi Jacques. Au fait, ton oiseau a -t- il un nom ?
- Il s'appelle Jacquot !

Je venais de m'apercevoir que c'était un diminutif de Jacques et je devais rougir, pensant avoir commis une gaffe. Ma sœur me secourut disant qu'il avait été recueilli et qu'il portait déjà ce nom.

- Il ne faudra pas qu'il réponde lorsque Mathilde m'appellera, car de temps en temps elle me nomme Jacquot (mais elle ajoute chéri !).
- Si vous voulez Monsieur, pardon, Jacques, on changera son nom.
- Cela ne sera pas nécessaire et puis vous ne changerez rien à vos habitudes, vous êtes ici chez vous. Tout ira bien je vous l'assure. Allez, va rejoindre Mathilde.

Nous avons de belles chambres où le soleil entrait généreusement, et je ne pus m'empêcher de me demander combien de temps nous allions rester ici. Le repas était copieux et bon comme à la maison. Cette après-midi, après un temps de repos, fut consacrée à la découverte, à pied, avec Mathilde de la ville, du port et à un rapide passage devant nos écoles, où nous irions dès lundi. En revenant à la maison, une surprise nous attendait ; dans la cuisine, un perchoir fait avec un portemanteau, dont le bricolage était à peine visible, trônait près du buffet et Jacquot, plus majestueux que jamais, arborait ses couleurs avec fierté, sauf celle de son œil qui semblait nous dire que nous l'avions abandonné.

- Il y a même une balançoire, m'écriai-je.
- Deux mangeoires et un abreuvoir, est-ce que cela te convient ? demanda Jacques.
- J'ai l'impression qu'il est content d'être là.
- Pas toi ?
- Si, si, mais...
- Je te l'ai dit ce matin, tout ira bien, tu verras. Nous sommes là pour vous aider dans tous les domaines où vous aurez besoin de nous. Ceci est nouveau pour vous et pour nous aussi, mais sachez que l'amitié qui nous lie à vos parents n'a pas de frontière, vous en êtes la preuve. Et pensez que vos parents auraient fait la même chose pour nos enfants...*si nous en avions eus*. Nous allons apprendre à nous connaître. Qu'en pensez-vous, les grands ?

Mathilde mettait le couvert du soir avec soin, tout en surveillant les feux. Nous mangions dans la cuisine, ce qui nous surprit, car, pour nous, manger à la cuisine était signe d'une punition irréfutable puisque méritée. Il est vrai que cette cuisine était particulièrement grande et avait tout d'une salle à manger. Plus tard, la cuisine devint la pièce à vivre principale. Etaient-ils en avance ou était-ce une forme de snobisme ?

- Ma sœur hasarda : « nous vous sommes reconnaissants et votre gentillesse nous séduit tous les trois. Nous essaierons de ne pas vous donner plus de travail et sommes prêts à participer aux tâches quotidiennes de la maison. »

Non ! Mais pour qui se prenait-elle ? Si j'avais pu lui filer un coup de pied dans les chevilles, je l'aurais peut-être ramenée à la raison. Pourquoi pas faire la vaisselle aussi ! Elle qui ne pense qu'à son bachot ! Et mon frère qui en rajoute :

- Nous serons vos enfants en attendant que nos parents viennent nous rejoindre.

Ca, c'était trop fort. Il aurait dû rajouter : « vos enfants sages ! » Lui qui n'en loupait pas une, lui qui se retrouva dans un bassin d'eau saumâtre le jour de sa communion, brassard compris et le tout avant la cérémonie, lui qui fit voler en éclats des vitres de la Gendarmerie pour cueillir des feuilles de mûriers afin de nourrir ses vers à soie, lui qui ...Un saint quoi ! S'il est un organe qui, dans le corps humain, gonfle, tout au moins à sept ans, c'est bien le cœur, et le mien commençait à manquer de place là où il était ; aussi, je les gratifiais d'un :

- J'ai pas faim !

Pensant mettre fin à une montagne de bêtises.

Jacquot crut bon d'y mettre du sien en voulant essayer la balançoire et se retrouva toutes plumes dehors bec contre terre, l'œil plus mauvais que jamais. Effrayée, Marthoun la chatte fit le gros dos en miaulant et fila dans le jardin par la chatière. Après avoir remis le perchoir sur pied et décidé qu'il faudrait un contrepoids, Mathilde, à l'image de ma mère, trouva la solution en pressant son petit monde de passer à table, m'y contraignant d'une poigne ferme sur mon avant-bras. Jacquot, du regard, me fit savoir qu'il était de mon côté et qu'à l'occasion il ne manquerait pas de faire diversion. Enfin, je trouvais un ami dans cet oiseau et plus tard un confident.

La nuit fut réparatrice et le lendemain, au petit déjeuner, Mathilde nous dit que Jacques devait téléphoner à papa, à la pharmacie et nous donnerait des nouvelles à midi.

- Est-ce qu'on peut écouter la radio ? demanda ma sœur.
- Tu aimes la musique ?
- C'est pour écouter les informations sur notre pays, avoir des nouvelles.
- J'allume le poste sur Europe 1, il y a des informations toutes les heures, dit Mathilde.

Le bulletin de 9 heures nous apprit que les cuves de carburant situées sur le port de notre ville natale étaient en flammes, suite à un attentat et que le nuage de fumée obscurcissait toute la ville. Il faut craindre l'explosion des gazomètres situés tout près de là, disait le speaker. Les gens fuient, abandonnant la plupart de leurs biens, ils se regroupent sur les quais, attendant d'embarquer sur un bateau. De nombreux navires se sont déroutés pour venir en aide à la population et évacuer en priorité les enfants accompagnés, les femmes et les malades. D'autres personnes se ruent à l'aéroport où les avions se font rares car la sécurité n'est plus assurée. De toutes les façons, il n'y aura bientôt plus une goutte de carburant dans la ville, donc plus d'avion. Prochaines informations à 10 heures. Mathilde éteint le poste de TSF.

Un silence pesant se fit dans la pièce ; sans nous en rendre compte, nous nous tenions tous les trois les mains, presque soudées les unes aux autres et les yeux rivés sur l'appareil. Chacun de nous devait avoir la gorge si serrée que je crois bien que nous ne respirions plus. Ma sœur dit :

- Camus devrait réécrire « La peste ».

Mais sa réflexion ne fit réagir personne, et le silence déposa sa chape de plomb. Ce fut Jacquot qui nous rappela que la vie devait continuer, en clamant à grand renfort d'effets d'ailes :

- Cacahuètes à Coco, cacahuètes à Coco !
- Tais-toi imbécile, avons-nous répondu en cœur, selon notre rituel ; Jacquot, boudeur nous tourna le dos et fit face au mur.
- Jean, papa a dit que tu étais chargé de l'entretien de Jacquot, alors donne-lui à manger et de l'eau fraîche, ordonna ma sœur.
- Mes enfants, nous dit Mathilde, les nouvelles ne sont pas bonnes, aussi je vais appeler Jacques à la pharmacie et lui demander s'il a eu votre papa au téléphone et s'ils vont bientôt rentrer.
- Jacques est aussi pharmacien ? demanda Andrée.
- Oui et il a connu votre père à la guerre, ils étaient infirmiers tous les deux. Ils sont devenus de vrais amis ; si ce n'est la distance qui les sépare, je crois qu'ils travailleraient ensemble. Peut-être que maintenant...

Une sorte de soulagement soudain et inexplicable nous envahit ; nous nous sentions un peu plus chez nous ici, par le simple fait que nous étions chez un pharmacien comme notre père. Nous avions, du coup, l'impression d'être mieux compris et surtout de mieux comprendre notre présence dans cette famille. Notre hôtesse nous apprit que la communication téléphonique avait eu lieu entre les deux amis. Notre père ne viendrait pas tout de suite, peut-être maman et grand-mère d'abord, mais rien de sûr. Que pouvait-il y avoir de sûr dans un pays abandonné par les institutions de l'Etat, et livré à lui-même. Nous ne mesurions pas les enjeux de cette situation, parce que nos esprits étaient trop occupés à penser au jour où nous reverrions nos parents, si ce jour arrivait ! Je regagnais ma chambre et laissant mes sanglots m'envahir, je pleurais jusqu'à l'heure du déjeuner, ou presque ; un peu avant midi, une main fouilla mes cheveux, doucement, tendrement.

- Maman ?
- Non, c'est moi, Mathilde, et elle étouffa un sanglot.

En me retournant, je vis Mathilde trouble, tellement j'avais encore de larmes dans les yeux. A ce moment-là, je devais lui trouver une ressemblance avec ma mère et je l'enlaçais, redoublant mes larmes.

- Allons Jean, mon petit Jean, nous allons sécher ces larmes, nous laver les mains, un coup de peigne et nous allons attendre Jacques, il aura sûrement de bonnes nouvelles, d'accord ?
- D'accord.

Jacques avait beau nous rassurer sur le déroulement des événements dans notre pays, nous sentions qu'il ne nous disait pas toute la vérité. Cependant, nous avons accepté sa proposition de décortiquer les articles de presse du quotidien régional, plutôt que d'écouter toutes les heures des informations qui devaient être allégées des faits réels ; nous en eûmes la confirmation plus tard, en grandissant. Cette méthode avait pour avantage d'imaginer le pire, mais de le transformer en faits moins graves. Jacques était un Sage, à l'image de mon père. Nous allions nous prêter à cette vie métropolitaine, nous adapter aux changements de climat, découvrir l'ignorance des gens et aussi leur bêtise, devoir affronter des situations pénibles et prendre sur nous de ne jamais nous révolter, quoi qu'il arrive, y compris le pire, celui d'être à jamais séparés de nos racines et de notre famille.

Souvent je revoyais dans mes rêves les champs immenses d'orangers aux feuilles brillantes éclairées par les fruits mûrs, comme une guirlande lumineuse sur le sapin de Noël. Ces carrés de verdure côtoyaient les champs blonds des blés ondoyant comme les vagues sur la mer bercée par le doux vent du sud qui, lorsqu'il devenait brûlant portait le nom de sirocco, amenant avec lui ce sable fin du lointain désert. Terre de contraste aux étés brûlants, terre où il neigeait de temps à autre comme au moment de notre départ. Les cigognes terminaient leur longue route, fuyant les rudes froids métropolitains, pour assurer sous les doux hivers d'Afrique la descendance avec laquelle elles repartiraient, au printemps, retrouver la verdure de l'Est et la fraîcheur du Rhin.

Les semaines passèrent, février était glacial et venteux. La cour de mon école recevait de plein fouet le vent du nord. Je me réfugiais sous le préau, près des camarades de classe. C'est là qu'ils me questionnaient :

- Comment se fait-il que dans ton pays on parle le français ?
- Pourquoi n'as-tu pas la peau foncée ?
- Tu as une croix et une médaille de la vierge, tu es catho ?
- Vous vous nourrissez de dattes et de lait de chèvre ?
- Vous vivez sous la tente ?
- Et les oasis, c'est comment ?

Je répondais à toutes les questions qu'ils posaient, ne sentant aucune méchanceté de leur part ; j'étais bien trop heureux que l'on s'intéresse à moi, c'était une manière de m'intégrer à cette population, étrangère pour moi et nouvelle aussi. Mais je devais déployer des tonnes de patience et d'explications pour leur montrer que je n'étais pas le vilain petit canard. Je m'efforçais de dresser un tableau idyllique de notre pays, évitant de parler des tristes événements qui se passaient sur place ; dans mes récits, il n'y avait pas des bons et des méchants. Je passais sous silence la fois où j'avais trouvé le laitier égorgé au milieu des pots de lait, mélange de rouge et de blanc, images choquantes pour un enfant, car ils ne m'auraient pas cru. Et puis, ces images m'appartenaient, j'en étais le gardien ; seuls quelques-uns un sauraient, un jour...Un jour, justement, l'un d'entre eux me dit :

- Mais si ton pays est si beau, pourquoi êtes-vous si nombreux à venir en France ?

J'étais fait, comme les rats de Camus qui fuyaient les égouts de la ville pour mourir dans les caniveaux. Je ne savais plus que lui dire ; je me levais d'un bond, au même moment la cloche salvatrice annonçait la fin de la récré. Un jour...Il faudra bien les affranchir, leur dire ce que les journaux cachaient, « La vérité ». Mais toute vérité n'est pas bonne à dire, aussi je n'informais pas Jacques et Mathilde de mes conversations de récréation. Seuls Andrée, Paul et moi échangeions les détails de nos journées de classe, comme on cultive un jardin secret ; ils rencontraient les mêmes étonnements de la part de leurs camarades de classe. En rentrant à la maison, nos questions étaient invariablement les mêmes ; avons-nous eu des nouvelles de nos parents ? Une lettre, un appel téléphonique, un télégramme nous annonçant leur arrivée ? Rien. Et les jours passaient. Nos hôtes masquaient mal leurs craintes de voir la situation se détériorer dans les deux camps. Ils faisaient tout pour occuper nos moindres loisirs, afin d'éloigner ces souvenirs si chers à nos cœurs. C'est ainsi que mon frère prit sa première leçon de conduite au volant de la Traction dans un terrain vague des Métairies ; Andrée apprenait le piano avec Mathilde, moi, j'apprenais à supporter les couacs et autres canards qui naissaient sous les doigts de ma sœur tout en jouant avec le Mécano que m'avait offert Jacques pour mes huit ans, fin mars. Mais, le soir venu, après une courte veillée, l'angoisse nous tenaillait tous les trois. Il était impossible de nous endormir sans une pensée destinée à nos parents, si loin de nous, mais si près de nos cœurs. Les jours d'école étaient moins pénibles. C'est avec plaisir que je retrouvais les copains, car ce que j'avais craint le plus ne s'était pas produit : le rejet. Au contraire, ils m'acceptaient parmi eux et je reste persuadé que c'était de la saine curiosité. J'avais, cependant, du mal à suivre leurs conversations car ils employaient des termes qui m'étaient inconnus, avec en plus un accent auquel je n'étais pas habitué.

Mars fut pluvieux avec de belles journées encore fraîches, alors que, chez nous, c'était presque le début de l'été. Les vacances de Pâques me furent pénibles, car l'oisiveté qu'elles généraient ramenait mes pensées vers ma terre natale, vers les incessantes questions au sujet de mes parents. Nous n'avions pas de nouvelles depuis plus d'un mois. Je n'avais pas de réponse de mes aînés et j'avais le sentiment qu'ils me cachaient quelque chose. Jacques s'aperçut de mon désarroi et me proposa :

- Que dirais-tu de m'accompagner de temps à autre à la pharmacie, l'après-midi ?
- Papa me prenait souvent avec lui, le jeudi. Je veux bien.
- Que te faisait-il faire ?
- Je déballais les colis de médicaments et les lui faisais passer sur les étagères pour qu'il les range, quand il n'y avait pas de clients.
- Et cela te plaisait ?
- Oui, il me montrait comment il fabriquait les cachets, les pommades et j'apprenais les noms en latin des plantes, celles qui sont dans des grands pots, près des réglisses et des guimauves.
- Alors c'est d'accord, tu viendras avec moi cette après-midi.

Finalement, je trouvais Jacques gentil et plein de prévenance. Peut-être le fait qu'ils n'aient pas d'enfants leur donnait un comportement de parents par procuration. Ils s'en tiraient très bien. Même la chatte semblait heureuse de ses nouveaux compagnons. Elle s'accommodait assez bien de la présence de Jacquot et lui était indifférent aux ronronnements de Marthoun. Mais ils s'épiaient sans arrêt. Nous, nous surveillions la boîte aux lettres et le facteur. Les jours passaient, sans nouvelles, sans appels téléphoniques car les liaisons privées avaient été coupées par les autorités ; seuls étaient autorisés les appels officiels, ceux de l'armée et des autorités civiles. Jacques dut à un client et ami, officier à la caserne de Sète, de pouvoir converser trois minutes avec mon père. Un matin il laissa la pharmacie à son préparateur, sauta dans la traction, traversa la ville en manquant d'emporter l'agent de police qui faisait la circulation sur le pont de la Civette, et s'arrêta au pied du perron de la maison dans une gerbe de graviers que les pneus avaient fait voler. De la cuisine nous l'entendions crier à tue-tête :

- Ils arrivent, ils arrivent !

Deux enjambées et huit marches plus tard, il nous rejoignit dans le hall d'entrée, son visage illuminé, rayonnant, laissant éclater sa joie il nous déclara :

- Mes enfants j'ai eu votre père au téléphone, ils partent ce soir sur un bateau de la marine nationale, votre grand-mère est avec eux. Nous n'avons parlé ensemble que deux ou trois minutes, il n'a pas réussi à connaître la destination du navire, mais qu'importe, l'essentiel c'est qu'ils quittent le pays sains et saufs. Je suis si heureux à la pensée de revoir mon ami et si heureux de voir votre joie...
- C'est grâce à vous et à Mathilde si nous sommes joyeux, dit Andrée.

Nous nous sommes tous embrassés. Sur nos joues mouillées, coulaient des larmes trop longtemps retenues ; en laissant libre court à notre émotion, nous laissions transparaître un grand soulagement. Cette attente sans nouvelles avait été cruellement ressentie par nous trois. Nous étions le trente mars et, dans quelques jours, une nouvelle joie nous envahirait

- Venez, on va fêter ça et Jacques disparut dans la cave fraîche, en remonta une bouteille de champagne.
- Je vais préparer les coupes, viens avec moi Andrée, dit Mathilde, puis s'adressant à son mari :
- Il est onze heures, tu ne retournes pas au travail, n'est-ce pas ?
- Non j'ai déjà prévenu Julien le préparateur, il fera la fermeture et ouvrira cette après-midi ; j'ai pris la journée pour rester avec vous. Et puis j'ai une autre bonne nouvelle à vous annoncer ! Mais au dessert seulement.

Allons bon ! C'était une bonne journée qui s'annonçait. J'avais même eu droit à boire un fond de champagne que j'avais partagé discrètement avec Jacquot qui l'avait apprécié. Je ne me doutais pas de l'effet que cette boisson n'allait pas tarder à lui procurer. Le repas se déroula sans autre intérêt

que celui d'attendre le dessert. C'est au moment où Mathilde déposa le gâteau sur la table que Jacquot se manifesta. Il émettait des bruits gutturaux venus du fond de champagne que nous avons partagé ensemble. En fait il éruçtait et surprit toute l'assistance en entonnant un refrain que nous seuls connaissions bien et qu'il nous était facile de déchiffrer en langage perroquet :

- *C'est nous les Africains, qui revenons de loin...*

Nous étions surpris de sa démonstration, tout autant que nos hôtes auxquels il fallut traduire les paroles de Jacquot. Ce dernier poursuivit sa prestation en citant pêle-mêle des mots sans suite mais connus de tous.

- Papa, maman, bateau, Jacquoooot, chériiii, pôôôl...Brest...
- Son attitude est bizarre, dit Jacques. On dirait qu'il a bu du champagne lui aussi.
- Il partage sa joie avec nous, dit Paul, c'est la première fois qu'il est dans cet état.
- Avez-vous bien entendu ce qu'il a dit ? demanda Mathilde.
- Il a cité nos personnes, c'est normal de la part d'un perroquet ! répondit Jacques.
- Il a dit Brest, j'en suis sûre, vous l'avez entendu, les enfants ?
- Nous n'avons pas fait attention. Mais peut-être que les demoiselles Richezy lui ont appris la géographie ! C'était des demoiselles curieuses de tout et elles aimaient beaucoup plaisanter avec le savoir de leur perroquet.
- A moins qu'il n'ait lu les albums de Tintin où il est souvent question du tonnerre de Brest !

Mathilde admit qu'elle avait mal interprété les bruits émis par Jacquot et servit à la fin du repas un immense millefeuille que Jacques avait acheté en venant. Chacun avait une part sauf Jacquot, aussi je demandais :

- Je peux en donner à Jacquot ?
- Donne-lui plutôt du Baba au Rhum, lança Paul.
- Tais-toi, imbécile, lui dit Andrée.
- Quelle ambiance ! Jacquot chéri, tu devais nous donner une autre bonne nouvelle au dessert ?
- Patience, mais chose promise, chose due. Voilà, lorsque votre papa va rentrer, il n'aura plus de travail et plus de revenus fixes. Aussi, j'ai décidé de le prendre avec moi à la pharmacie. Il remplacera dans un premier temps Julien, qui part à Bordeaux où il va se marier et s'installer. Puis s'il le désire, il pourra devenir mon associé dans l'affaire. Mais il ne sait rien de tout cela car nous n'avons pas eu le temps d'en parler. Qu'en pensez-vous ?

Andrée, en chef de famille provisoire dit, après nous avoir regardé comme pour obtenir notre consentement :

- Cela lui fera plaisir certainement. S'il n'a pas d'autres propositions je pense qu'il sera touché par votre offre. Dans ce cas, il faudra trouver un logement. Pour ma part c'est une bonne idée que de nous installer à Sète et puis Montpellier présente l'avantage d'avoir des Facultés connues.
- Nous irons dès cette après-midi faire le tour des agences pour connaître les appartements disponibles. Mais de toute façon, vous habiterez ici en attendant, la maison est si grande, il y a de la place pour tous, dit Mathilde.

Les jours suivants se passèrent en guettant le facteur, porteur de la nouvelle qui mettrait fin à toutes nos angoisses d'enfant. La nuit et les suivantes furent longues ; et les journées encore plus longues. Nous étions le deux avril et toujours pas de nouvelles ; le soir, avant de m'endormir, je priais,

comme j'avais entendu faire mon frère lorsqu'il répétait son pater et autre credo, mais je ne connaissais pas bien les paroles, qu'importe. Nous avons demandé à Jacques et à Mathilde de nous autoriser à ne pas aller en classe le jour où nos parents arriveraient. Mais ce ne fut pas utile car, mercredi trois avril, un télégramme arriva dans la matinée et Mathilde attendit que nous soyons tous à table pour le lire : « Prenons train Paris – stop - arriverons Sète jeudi 4 à 8 heures matin – stop - Papa Maman ». Jacques n'était pas dans la confiance, car il était aussi heureux que nous à la lecture de la dépêche. Il prit le télégramme, le relut et le fit passer à ma sœur. Nous tenions ce papier bleu à tour de rôle, lisant et relisant le texte, puis soudain je m'exclamais :

- Vous avez vu, il vient de Brest ?
- Tais-toi imbécile, dirent mon frère et ma sœur !
- Jean a raison, nous n'avons pas fait attention, mais le télégramme est parti ce matin de Brest.
- Imbécile vous-mêmes, répondis-je à ces deux grands bêtas.
- Brest doit être le port d'attache du bateau de la Royale, dit Jacques. C'est pour cela que nous n'avons pas eu de nouvelles pendant quelques jours. Au fait, les enfants, je voudrais annoncer moi-même à votre père que je lui offre une place à la pharmacie, je vous demande de ne rien lui dire avant que je ne le voie ; d'accord ?
- Bien sûr, dit ma sœur après nous avoir regardé, c'est promis.
- Jacquot doit avoir un sixième sens, car il avait bien prononcé Brest, il y a quelques jours.
- C'est peut-être parce que c'est papa qui l'a recueilli, dit ma sœur.
- Andrée, puisque tu n'as pas cours cette après-midi, tu m'aidera à préparer leur chambre, puis nous irons faire des courses pour le repas de demain.

Les heures qui suivirent furent les plus longues de ma huitième année. J'avais toujours l'image de mon père, le jour de notre départ, lorsque, collé aux grilles du port, nous envoyant mille baisers de ses mains, voulant dire « je vous aime », il voyait ses enfants pour la dernière fois peut-être. Ses yeux remplis des larmes de l'adieu, pouvaient-ils voir les miens aussi humides mais retenus ? Les semaines passées à Sète ne suffirent pas à me faire oublier ces images. J'attendais de revoir mon père pour être rassuré.

Le lendemain, jeudi, nous nous sommes levés de bonne heure et avons pris le parti d'attendre, une fois encore, ce devait être la dernière.

Ce fut la clochette du portillon qui nous fit bondir sur le perron et ma mère apparut au bout de l'allée, fleurie en ce début avril. Elle était seule, semblait en forme tant son visage souriait du bonheur de retrouver les siens.

- Mes enfants...enfin...bredouilla-t-elle tout en nous couvrant de tendres baisers.

Mathilde nous laissa à nos effusions et s'avança enfin pour embrasser ma mère et dit :

- Votre mari ?
- Il attend avec les bagages devant le Théâtre.

Sans attendre plus d'explications, je franchis le portillon de bois et m'élançais à la rencontre de mon père. J'entendis, derrière moi, les miens crier de les attendre. Mais ces voix m'étaient soudainement devenues étrangères ; seuls comptaient les pas qui me séparaient de lui. En courant comme jamais je ne l'avais fait, je traversais les jardins du château d'eau, l'esplanade, la rue de la Poste, le pont et me retrouvais sur l'avenue de la Gare. Sans me retourner je courais jusqu'aux bains-douches et là, je fis une courte pose. Était-ce bien lui ? Assis sur deux énormes valises, la tête penchée vers le sol, au pied des marches du Théâtre, il paraissait si frêle, si petit, si fatigué que je n'osais plus avancer et traverser l'avenue ; cette distance si courte me paraissait infranchissable. Pourtant je ne pouvais pas me tromper, c'était bien lui avec son éternel béret, couvrant ses cheveux déjà si gris. D'une voix douce je dis :

- Papa ?

Mais le bruit de la rue couvrait ma voix et il ne m'entendit pas ; levant la tête, il parcourut d'un regard les deux bouts de l'avenue et m'aperçut sur le trottoir d'en face. Il eut à peine le temps de se lever que j'étais dans ses bras. Il s'assit sur une des valises qui céda sous nos poids cumulés. Mes bras ne cessèrent de l'enlacer, et inversement. Sans une seule parole, nous avons passé plusieurs minutes de complicité à nous embrasser. Je sentais dans ses pleurs l'odeur des fleurs d'oranger de notre pays, celle du jasmin de nos jardins lointains et du vent chaud du sud ; il incarnait à lui seul tout ce que j'avais perdu à jamais quelques semaines avant ; mes joues se frottaient aux siennes qui laissaient fleurir une barbe pas rasée depuis son départ. Mais, Dieu, qu'il était beau ! Je réussis après ces longues minutes de joie à articuler :

- Pa-pa... Je n'eus comme seule réponse qu'un sourire illuminant son visage.

Sous le doux soleil d'avril, le rayonnement du sourire de mon père donnait de l'ampleur à nos retrouvailles et il dit enfin :

- Mon fils, je suis le plus heureux des pères aujourd'hui.
- Papa, je suis le plus heureux des fils, lui répondis-je.
- Tais-toi imbécile !

C'était ma sœur et mon frère qui étaient arrivés avec Jacques sans que nous les voyions.

- Je vois que rien n'a changé entre vous, dit papa en embrasant Andrée et Paul.

Et nous fûmes pris tous les quatre d'un immense fou rire réparateur. Jacques rit aussi, pressant tout le monde dans la Traction, qui prit le chemin de la maison. Aujourd'hui, lorsque je passe sur l'avenue, les marches du Théâtre résonnent encore de nos rires d'avril 1955...

Sète Janvier 2001.

© Bob ARES– Mai 2004

N.D.A :

Si des noms, des dates ont été changés ainsi que des lieux, le fond de l'histoire racontée ci-dessus est tiré d'évènements ayant réellement existé au début des années 60. Seuls, Jacquot le perroquet et une des deux pharmacies ont réellement existé. Les trois enfants cités ont, eux aussi existé. Les demoiselles Richezy avaient un autre nom et elles ont coulé une retraite heureuse dans la banlieue de Toulouse, à leur retour en métropole, courant 1962. J'ignore si Jacquot, leur perroquet les a accompagné.

Cette vrai-fausse fiction n'est qu'un pâle reflet de ce que nos compatriotes et moi-même, avons dû endurer pour nous intégrer dans la métropole. Aujourd'hui, je pense que c'est chose faite. Si le départ a été souvent triste, l'arrivée a fait de beaucoup d'entre nous des aventuriers involontaires. Et, il en est, des blessures comme des souvenirs, qui ne se refermeront jamais.